

dant prononcer le mot *excuse*. Il se redressa sur son lit :

—De quelles excuses voulez-vous me parler ? dit-il ; je n'en ai point à faire, monsieur ; mademoiselle Warner était jeune, jolie ; j'étais jeune comme elle, et j'ai cru m'apercevoir qu'elle me voyait avec plaisir chaque fois que nous nous rencontrions dans les promenades publiques.

Enrich serrait les dents avec rage.

—Et j'ai fait, continua le comte, ce que vous auriez fait à ma place ; vous lui auriez dit en pareille circonstance ce que je lui ai dit, que vous l'aimiez ; et si elle avait paru écouter avec émotion ces aveux...

Enrich mordait son mouchoir, et son visage était pâle.

—Alors, reprit Arthur, vous auriez agi comme moi, vous auriez voulu la posséder à tout prix, et comme vous n'eussiez pu y parvenir qu'en vous introduisant dans son appartement, vous auriez cherché à vous y introduire en vous confiant pour le reste à votre bonne étoile ; — et si alors un maladroît vous eût tiré un coup de feu ainsi qu'à une bête fauve, vous penseriez, comme je le pense, que la vie d'un homme vaut bien l'honneur d'une femme, — et dès ce moment vous vous trouveriez quitte envers cette femme de l'atteinte que votre conduite eût portée à sa réputation, en songeant au danger de mort que vous auriez couru.

Enrich avait écouté la fin de toute cette phrase avec un calme effrayant ; quand le comte eut achevé, il lui dit avec sang froid :

—Monsieur, ce raisonnement est celui d'un misérable ; je suis désolé de vous le dire, mais c'est ma pensée.

Arthur fit un bond sur son lit, et se dressant avec colère sur ses deux mains :

—Monsieur, balbutia-t-il, je vous tuerais si vous prononcez un mot de plus.

Enrich croisa les bras et s'approchant tout à fait du visage du jeune comte :

—Monsieur, répondit-il, je suis venu ici et je ne vous quitterai point que l'un de nous ne soit mort.

—Et de quel droit ? dit Arthur étonné.

Enrich ne répondit pas, mais tira de dessous son manteau les deux pistolets qu'il avait emportés, et les plaça sur la table.

Mais me direz-vous de quel droit ? s'écria le comte transporté de rage.

Enrich garda encore le silence et arma les pistolets.

—Me direz-vous de quel droit ? s'écria Arthur en se jetant à bas du lit et en courant vers la sonnette : parlez, monsieur, parlez, ou je vous fais chasser sur l'heure de cette maison.

—De quel droit ! murmura Enrich en se rapprochant.

—Oui, de quel droit venez-vous ici, chez moi, m'insulter à votre tour, et vouloir exiger des excuses que je ne ferai pas ? êtes-vous le frère, êtes-vous le parent, êtes-vous l'amant...

—Monsieur, reprit froidement Enrich, je suis son fiancé.

—Son fiancé ! répéta le comte faiblement.

—Oui, son fiancé depuis dix ans que je la connais, monsieur ; — son ami, depuis dix ans que je la vois

et que je l'aime ; son frère, depuis l'âge où nous nous sommes rencontrés ; et son protecteur aujourd'hui qu'on l'insulte, en attendant que je devienne son vengeur !

Arthur était livide.

—Eh bien ! reprit encore Enrich : faites-moi chasser par vos valets, si vous l'osez ; faites-moi donc mettre à la porte de ce château, si vous l'osez encore ! Je ne vous dis qu'une chose, moi : je suis venu ici pour obtenir réparation, et je ne partirai pas sans l'avoir obtenue.

Toutes ces paroles avaient jeté le jeune comte de Morand dans une profonde stupeur ; il sentait parfaitement, en ce moment, les torts dont il était coupable, et il eût donné tout au monde afin de les pouvoir réparer ; mais ils lui semblaient irréparables. Il croyait bien qu'il existait un moyen d'apaiser le juste ressentiment d'Enrich, mais son orgueil se refusait à recourir à ce moyen. Mille projets lui passaient par la tête, et cependant il ne s'arrêtait à aucun ; il leva enfin les yeux sur son adversaire.

—Monsieur, lui dit-il : je comprends tout ce qu'il y a de noble et de juste dans la réparation que vous exigez ; malheureusement, continua-t-il en abaissant la voix et comme avec une espèce de honte, je ne suis pas en état de vous faire satisfaction.

Les sourcils d'Enrich se rapprochaient l'un de l'autre en signe de mécontentement.

—Monsieur de Morand, reprit-il avec fermeté, vous êtes blessé, vous êtes souffrant, je le sais, je le vois ; mais comme c'est un duel à mort que je viens vous proposer, je ne pense pas que votre état puisse vous empêcher de l'accepter, il ne faut pas grande force pour tenir un pistolet dans sa main et viser son ennemi au cœur ; et je crois que votre bras est assez fort pour me frapper.

—Je suis désolé de n'être pas de votre avis, monsieur, interrompit Arthur, et je suis tellement faible, que je ne puis accepter votre combat ; je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais votre conduite dans la malheureuse circonstance où vous et moi nous nous trouvons, me donne de vous assez bonne opinion pour présumer que vous ne voudriez point abuser de la position dans laquelle je suis ; non, monsieur, vous ne le voudriez pas, continua-t-il avec une fermeté digne, car quelque haine que vous me portiez, — et je conçois que vous me haïssiez, — vous ne devez pas vouloir m'assassiner ; or, un duel avec moi maintenant, serait de votre part un assassinat.

Enrich tremblait.

Arthur continua :

—Eh bien ! dans quelques jours vous viendrez me trouver ; dans quelques jours, si ma blessure n'est pas guérie, au moins elle ira assez bien, je l'espère, pour qu'elle ne m'empêche point de me rencontrer avec vous, et alors vous me tuerez si c'est le destin, mais vous me tuerez loyalement, vous me tuerez en homme d'honneur.

—Mais, monsieur, murmura Enrich, j'ai promis à mademoiselle Warner, de ne point me présenter devant elle que son affront n'ait été vengé !

—Mais, monsieur, vous êtes donc un lâche ? s'écria le comte de Morand.

—Monsieur, demain je me marie avec mademoiselle Warner, interrompit Enrich avec calme.